



A la rencontre de Marô BARBIERI, écrivain, poète, conteuse, animatrice d'ateliers

Colette CHARLET¹

J'ai rencontré Marô Barbieri au premier Forum Mondial de l'éducation, qui se tenait à Porto Alegre en Octobre 2001. Parallèlement à cet événement se tenait la Foire aux Livres de Porto Alegre qui est la manifestation culturelle du livre la plus importante d'Amérique du Sud. Des milliers d'enfants s'y rendent avec leurs enseignants pour rencontrer les auteurs, participer à des ateliers d'écriture, entendre des histoires car conter est une activité importante et populaire.

Ce fut pour moi un choc émotionnel et pédagogique à découvrir le groupe de conteurs formés par Marô car tous avaient eu un parcours social inhabituel et elle avait placé une telle confiance qu'ils étaient devenus des professionnels. C'est la force collective du groupe en formation qui avait ouvert des perspectives et des transformations.

Depuis lors nous ne cessons d'avoir des échanges de pratiques. Marô est venue à Malonne et a animé des ateliers pour les vacanciers de la CCAS (EDF-GDF Haute-Savoie) et cette année 2006 se concrétise par l'organisation et la participation à des Foires aux Livres dans sa région (État du Rio Grande Do Sul) et un Séminaire International de Conteurs/Écrivains. C'est donc l'occasion de faire le point sur son investissement et son rapport avec notre mouvement.

Quelles sont tes priorités de travail en ce moment ?

Je poursuis mon chemin dans le domaine de la littérature comme écrivain, poète, conteuse et animatrice d'ateliers. Les projets sont multiples : écrire mes pratiques,

écrire des contes et non seulement pour les enfants mais pour les adultes. C'est une voie que je vais explorer rompant avec mes habitudes.

D'autre part les problèmes relatifs à l'écologie, à l'eau me préoccupent. Cette dernière thématique tient une importance considérable dans l'univers et l'imaginaire des habitants de Porto Alegre. La poésie doit aussi occuper le terrain pour faire comprendre les problèmes de manière non utilitariste. Mais j'ai envie de le faire sur n'importe quelle thématique, ce n'est pas fixé à l'avance. Je marche en direction des événements et le poème vient.

Je prépare maintenant la II^{ème} Rencontre Internationale des Écrivains/Conteurs. J'attends presque 300 participants. Nous aurons des exposés, des panels et des ateliers. Ce sera une activité importante car je veux qu'au Brésil ce travail puisse aider à la " qualification " des conteurs pour qu'ils soient reconnus et respectés et pour qu'ils fassent partie intégrante de la culture brésilienne. On doit se préparer, se former, être préparés, pour montrer à la société que raconter des contes est un acte culturel important à faire vivre.

Je participe, aussi, à de nombreuses foires aux livres pour rencontrer des professeurs et des enfants, comme animateur culturel... Ainsi, comme à Santa Cruz tu as pu le constater, je rencontre les enfants dans le parc et dans leurs écoles, je viens pour débattre des problèmes culturels dans le champ de la littérature. C'est un autre chemin, un projet que j'ai envie de faire : rencontrer l'imaginaire de Porto Alegre.

Comme tu le vois, j'ai beaucoup de choses à faire. Mais c'est naturel. Plus on vit, plus on rencontre la joie de vivre et plus on travaille, plus on rencontre la joie du travail. Ce n'est pas quelque chose d'égoцентриque, mon

¹ Entrevue réalisée par Colette Charlet à Porto Alegre, le 12 mai 2006



travail c'est pour les autres car on écrit pour quelqu'un, pas pour soi. De même, au niveau des contes, on raconte pour les autres car c'est une culture partagée. Raconter des contes c'est donner la possibilité d'être ensemble, de partager, parce que dans le monde moderne, il nous manque la possibilité de rencontre avec les personnes en tant que sujets porteurs de l'humain. Ceux qui content regardent. C'est un regard plein d'humanité car le conteur veut que les êtres soient heureux.

En quoi un mouvement tel que le GFEN t'a t-il accroché ou au contraire posé question ?

L'expérience de Malonne, avec le GFEN m'a enchantée de plusieurs façons. Vous êtes un groupe qui a le courage de changer. Vous cherchez des nouvelles manières de travailler, de découvrir des chemins nouveaux : cela est fondamental dans l'éducation. On ne peut pas dire que les choses se suffisent en elles-mêmes. On doit travailler pour le meilleur de TOUS les étudiants et professeurs. L'élève doit percevoir qu'il ne peut y avoir de distorsion entre la théorie et la pratique. Vos préoccupations sont l'objet d'analyse et de de réflexion et vous donnent une impulsion pour agir. Je voudrais tant pour le Brésil qu'il y ait un lien avec le GFEN, pour que se développent des groupes d'étude qui ont pour objet de réfléchir à des

problèmes d'éducation, de philosophie et de pédagogie. Votre action est organisée, prend des formes variées : ateliers, rencontres, séminaires, pendant l'année. Oui, vous avez le courage de rechercher le nouveau et l'inconnu. Certes, il y a eu des changements depuis mon retour de Malonne. Je réfléchis un peu plus à mes objectifs de travail. On doit savoir faire une critique constructive, déranger ses projets, en dépit des interférences nombreuses.

Je ne fais pas des projets personnels pour en assurer une promotion individuelle. Même si je suis à un moment donné une personne de référence, je ne construis pas le projet pour être une référence unique. Je vois souvent des situations dans l'Université où des personnes n'ont d'autres objectifs que de rechercher la reconnaissance comme référence. Quand j'interviens à l'Université c'est pour connaître le monde. Je veux que les personnes au travers de mes paroles puissent faire la différence.

Est-ce que tu penses que des événements comme les Forums Mondiaux sociaux ou de l'éducation ont eu des répercutions, ont laissé des traces dans le pays ?

Les Forums ont ouvert des portes pour certains groupes au Brésil, dans le sens où nous avons compris que dans le monde entier, des gens se posent les mêmes

problèmes que nous. C'est important pour notre ego. On doit se sentir " citoyen du monde " et non pas isolé dans un coin du monde. Cela nous a donné la force d'ouvrir les yeux sur ce qu'il y avait ailleurs et le monde a ouvert les yeux sur nous les Brésiliens et habitants de Porto Alegre. Le Forum a apporté la possibilité de parler et de mettre en débat des choses dont on ne parlait pas suffisamment. On a pris distance avec les choses que les médias nous imposent pour penser aux grands problèmes réels qui affligent les gens des pays en voie de développement.

Nous nous sommes interrogés : quel développement sommes-nous en train de construire ? De quoi avons-nous besoin pour satisfaire les besoins des citoyens brésiliens ? Les questions du nationalisme ont surgi de nos discussions. Parfois on fait ce que l'on nous " dicte " mais on devrait faire ce que " nos coeurs nous disent ", comme en poésie. Nous devrions avoir, peut-être, un coeur qui pense. Les choses commencent à cheminer au Brésil, mais le chemin est long car le pays est grand. Ici nous avons peu l'occasion de coopérer, alors qu'en Europe les distances sont plus courtes. Nous sommes un pays neuf et nous avons des coutumes différentes dans chaque région, nous sommes presque des peuples différents dans le Brésil. Il faudrait une coordination organisée avec les ministères. Mais il semble que les politiques soient plus préoccupées par l'impact médiatique que par la résolution des problèmes.

Comment s'articule ton travail d'éducation populaire et en faveur de la lecture avec un travail de création ?

Il existe au Brésil un analphabétisme fonctionnel. Avec Paulo Freire, on sait que la question de la lecture n'est pas à peine un problème de déchiffrement ou de codification. La véritable lecture passe par la vie de l'individu, c'est-à-dire, par son histoire. Lire, c'est lire le monde, rencontrer la pensée des personnes. Si la lecture est réduite à un acte mécanique, tu arraches au sujet son droit de comprendre. Pour moi, c'est une question de philosophie. Nous passons notre vie en faisant une lecture du monde et s'y inscrit la marque du sujet dans toutes ses composantes : intellectuelle, émotionnelle...

La lecture est une interprétation, une compréhension de celui qui lit, parce que chaque individu a sa propre perception et sensibilité. Cette activité devrait s'exercer dans la famille mais, en général, ça se fait à l'école. C'est son rôle que d'ouvrir les possibilités d'interprétation de l'individu, pour ouvrir des espaces de discussion, des expériences pratiques d'interprétation et pas seulement pour ceux qui pensent ou qui n'ont pas peur des mots. Nous sommes là, à l'école, pour découvrir ce qui se

cache derrière les mots. L'interprétation est un acte de sensibilité émotionnel et c'est inséparable de l'acte de compréhension portant la marque de l'intelligence. Tous ces éléments sont dépendants de l'histoire de l'individu. Une personne va lire un message toujours à partir de son histoire personnelle.

Prenons l'exemple de la poésie : Ceux qui en font, ont l'expérience du jeu avec les mots. Mais ceux qui lisent, ils en participent aussi. Ce ne sont pas seulement des images, mais ce sont des idées, des sonorités, des métaphores, des cadences qui s'offrent à être partagés. Donc, un poème sera toujours neuf pour chacun des lecteurs.

Ici, au Brésil, les statistiques disent que 60 % des gens sont des alphabétisés fonctionnels parce qu'ils « décodifient » à peine. Mario Quintana, qui fut un de nos poètes " spécialiste, savant " de ces questions, a dit que " les vrais analphabètes sont des gens qui ont appris à lire mais ne lisent jamais. " Donc le travail de décontextualisation est essentiel. Plus je lis, plus j'exerce ma pensée et ainsi se développe à l'infini ma façon de " cogiter ". La lecture, alors, est un acte de création qui s'appuie sur les yeux du lecteur. ■